

Atacama

Nicholas Dawson

Number 143, November 2014

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dawson, N. (2014). Atacama. *Moebius*, (143), 47–52.

NICHOLAS DAWSON

Atacama

*Este es el norte sol
todo silencio ;
más antigua es la tierra
en esta tierra.*

Sergio Hernández

Brinquebalant, le bus traverse les collines en contournant avec adresse les falaises et les palmiers : détour après détour, nous tentons d'oublier la mer et la Cordillère. Puis l'autoroute subitement se dresse vers l'horizon et désigne comme une flèche le nord qu'on ne quittera plus. Je me souviens alors de la géographie du pays, de cette ligne droite et verticale qui habite le corps et qu'on reproduit à tout mouvement. Le territoire est une ligne droite qui se parcourt en spirale.

La Cordillère n'est jamais loin : voici qu'on la survole dans un avion soumis aux turbulences. Les passagers jaccassent et rient pour taire l'angoisse en surveillant pourtant du coin des yeux les hublots qui encadrent les sommets enneigés des Andes, bleus et blancs, lunaires, menaçants ; leurs pics fièrement élevés deviennent des dards sur lesquels on pourrait s'écraser. Chaque coup de vent est une bourrade. La Cordillère se renverse. Elle est une épée de Damoclès.

Puis la neige cède tranquillement sa place à la sécheresse : le paysage brunit, jaunit, rougit, gêné par ce ciel brusquement sans nuages. La toute petite ombre de l'avion caresse les monts qui se dégonflent à mesure qu'on avance ; ils sont désormais d'infinies plaines, parfois douces, parfois rêches. Si l'avion s'écrase ici, au beau milieu d'Atacama, nos corps calcinés se mêleront aux os des révolutionnaires qui

ont péri pendant la dictature, ces hommes que les militaires ont lancés de cette même altitude pour punir leurs paroles, pour que dans leur chute s'éteigne leur voix et se disperse leur rage jusqu'à la poussière. Peut-être croiserons-nous une femme endeuillée au dos éternellement courbé qui des mains et du regard tente encore de percer la rocaille et le sable pour trouver parmi les éclats les restes momifiés de son mari, de son père, de son frère.

Des grandes villes au désert, le pays s'est vidé sous mes yeux. Je tiens mon carnet dans mes mains. Je guette le territoire, je cherche des mots.

*

Les cailloux couleur rouille craquent sous mes pieds : avec lenteur je marque le rythme du murmure immortel du vent qui soulève le sable et voile le volcan Licancabur. Je m'arrête pour entendre le son de mes gorgées d'eau réverbéré dans l'étendue, puis le vent occupe à nouveau tout l'espace ; je peux alors reprendre ma route. D'autres marcheurs balaient le sol avec la même langueur, mais je ne les vois pas. J'entends une rumeur au souffle court, assoiffée.

L'auberge où je loge est tout près, pourtant entre elle et moi voyagent les bruits du désert à peine perceptibles, flous. Je n'ose pas gâcher l'harmonie du paysage avec mes paroles, chaque pas suffit à ajouter une voix à ce vacarme délicat et à étirer la distance du désert. Ici, l'horizon recule parce que ma démarche le pousse.

*

Nous accueille un homme aux énormes verres fumés qui emprisonnent son regard sans laisser passer un seul rayon de lumière ; malgré la chaleur, il porte un coupe-vent et des pantalons. Son apprenti n'a rien compris : ses yeux semblent aussi vulnérables que ses bras découverts, offerts à ce ciel transparent. D'un simple coup d'œil, pourtant, on sait qu'ils vivent ici, on le voit aux précautions de l'un, à la désinvolture de l'autre. Tous deux ont dompté notre obsession, ce soleil qui domine nos pensées, ce soleil que

nous craignons. Je salue les deux guides touristiques en étendant pour la quatrième fois de l'écran solaire sur mes bras.

Dans la voiture, l'homme emploie un ton rassurant, presque murmuré, pour nous parler de l'excursion, nous décrire les lagons, les étendues de sel, les volcans, le coucher du soleil. Il s'arrête régulièrement pour nous montrer un arbre solitaire dans le désert. Il retire ses lunettes et nous présente un regard rassérénant. Il nous parle des taches blanches au sol et de la lave dans les volcans. Il dit que tout a l'air mort, mais que tout est vivant. Il demande alors à son apprenti de sortir de la voiture et de cueillir un fruit de cet arbre unique ; le jeune garçon revient en caressant avec affection une fève dure comme une roche, non comestible et plutôt laide, dont on ne peut faire que des bijoux. L'homme dit que cet arbre a plus de cent ans, il sourit. Il a les yeux de mon père quand ils sont tendres. Il a les yeux que les pères posent sur leurs enfants pour leur faire comprendre que la vie est douce quand ils souffrent. Le guide touristique devient un père au regard affectueux et au savoir intimidant, un père dont les paroles se boivent à distance et imposent un silence de mort en insufflant au désert un peu de clémence, un peu de vie.

Pendant que l'homme et l'apprenti nous attendent déjà à l'extérieur, les voyageurs et moi nous enduison à nouveau d'écran solaire ; nos odeurs chimiques se mélangent dans la voiture comme si elles se préparaient à faire la guerre au soleil. Je sors avec l'impression d'être armé d'un bouclier odorant qui empêchera de s'imprimer sur moi les couleurs du désert et de ses habitants, je suis aussitôt pris d'un étourdissement. L'homme me donne à boire, il accuse le manque d'oxygène et la chaleur. Il me tient le bras, mais ses doigts glissent sur ma peau.

*

Nous marchons sur des cristaux de sel comme sur une mince couche de neige. Entre voyageurs, nous échangeons des regards timides mais complices, nous nous imitons. Nous prenons le sel dans nos mains, nous le balayons des pieds, nous le lançons dans les airs et nous sautons. Nous

commençons à parler, puis à rire, et encore nous nous taisons. Nous passons du bruit au silence, de l'amusement au recueillement. Nous photographions frénétiquement l'étendue, les montagnes, le ciel, l'horizon. Certains s'amuse à faire des arabesques ridicules, feignent de manger le sel, s'en mettent sur le torse ou sur la tête en ricanant. Plus je garde le silence, plus le tohu-bohu des voyageurs me gêne, je m'éloigne d'eux comme un enfant sans amis. Je sens la présence de notre père nouveau et temporaire qui nous attend, qui fait de nous des gamins, et du lagon salé un terrain de jeu. L'étendue de sel semble changée en carré de sable.

L'homme nous rappelle, j'accours pour entendre ses récits. Tandis qu'il nous raconte l'histoire millénaire du lieu, je regarde mes chaussures blanchies par le sel, les jambes tachées des femmes, les pantalons tachés des hommes. Ses paroles historiques me couvrent de remords : je déplore nos photos, nos rires et nos cris, je crois que nos jeux ont gâché le paysage et que nous avons souillé le territoire d'une honteuse légèreté.

L'homme nous sert un Pisco Sour trop sucré pour contempler le coucher de soleil. La lumière changeante colore les volcans. Quand ils deviennent roses, il nous pose quelques questions pour savoir qui nous sommes. Quand ils s'arrêtent au bleu, l'homme nous parle de lui. Il ne sait pas comment parler de son amour pour cette terre désolée. Il invente des phrases simples, il répète que tout a l'air mort, ici, mais que tout est vivant. Puis, imitant le soleil désormais disparu, il impose un silence qui nous place de l'autre côté du désert, dans l'obscurité glaciale du printemps. Nous recommençons tranquillement à bouger, nous frottons nos mains pour les réchauffer, nous ajustons nos foulards, nous attachons nos manteaux. Emprisonnés dans nos protections, nous bravons le froid à notre façon, en sautillant sur place, en respirant plus fort, en nous enivrant de ce Pisco Sour qui nous rend hilares mais sans plaisir, tandis que l'homme depuis longtemps immobile s'est terré dans une solitude invisible. Il attend que toutes les couleurs s'effacent jusqu'au noir.

Notre guide à la peau très foncée et aux yeux bridés lance des dates dans le désordre et nomme pêle-mêle des civilisations. Il répète en moins de détails ses histoires dans un drôle d'anglais. Manifestement fier de son savoir, il se retire quelques instants pour nous laisser contempler l'énorme canyon. J'y lance une pierre pour en connaître la profondeur, puis un vertige s'empare de moi. Le guide me sourit, il reprend sa place au bord du gouffre.

Il récite un conte dont plusieurs mots sont prononcés en quechua et en kunza ; attentionné, il les répète et les traduit en maintenant le ton de la confiance. Je m'approche de lui pour mieux l'entendre décrire le Pueblo del Cajamarca qui aurait vu naître la feuille de coca, je regarde une croix à peine perceptible au bout de la vallée. Je comprends que la légende n'a rien à voir avec le peuple dont elle célèbre la mémoire. Pourtant nous nous tenons si près de son souffle, en toute intimité, malgré l'immensité.

Sur le sable, il trace avec son doigt des petits carrés. « *Esta es nuestra bandera* », nous dit-il au bout de ses lèvres. Ses chuchotements dispersent sa légende avant de nous parvenir pour qu'elle appartienne aussi au lieu. Sa voix alors semble s'être dissipée parmi les montagnes, comme ce drapeau rassembleur à nos pieds dont les couleurs auraient été effacées par le soleil et par le vent.

*

Nous sommes une centaine à suivre le rythme lent de ses pas sur les roches salées, puis sur le sable de plus en plus fin à mesure que nous nous rapprochons des dunes. Notre guide s'arrête à mi-chemin et nous prie de continuer seuls la randonnée en suivant le fil infini approximativement tendu à nos pieds. Le sentier de fortune est vierge devant nous comme si nous étions les premiers à fouler ce sol, mais rapidement le vent couvre nos traces laissées derrière : nous sommes soumis au territoire qui voile tout ce qui le traverse. Le désert n'est une demeure que pour le sable.

L'un à la suite de l'autre, nous escaladons comme des fourmis les dunes lisses, découpées au couteau et dont les seules empreintes sont celles des courants d'air qui par

endroits dessinent des vagues immobiles et temporaires pareilles à des rides. Nous accélérons le pas afin de ne pas rater le coucher du soleil : nous marchons sur un sol instable aux couleurs alternantes, nous pourchassons le temps. Au sommet, j'oublie ma fatigue à la vue de l'horizon. Pour l'atteindre, il faudrait multiplier ces promenades de dune en dune, de montagne en volcan, de cratère en canyon, et périr avant la fin, la peau vieillie, asséchée, brûlée. Je me contente de contempler le chemin interminable qui nous sépare.

J'essaie de méditer, mais le désert me le défend en me soufflant au visage des bourrasques remplies d'aiguilles. Il ne révélera rien de plus que ce qu'on voit : une étendue perpétuellement lisse qui recèle les roches qu'on a lancées dans le vide, les mots qu'on a tracés, les cris de douleur, les appels à l'aide, les os, les éclats et les restes des disparus. Me prend l'envie d'écrire le récit du désert, mais mon regard ne se rend pas jusqu'à l'horizon. Il emprisonne le territoire dans un cadre rempli de la voix des touristes et de la mienne, rempli de nos mots, rempli de notre vacarme. Ici nous ne sommes que du bruit. Nous ne sommes que des faiseurs d'images. Nous ne parviendrons pas à faire jaillir la mort et à en libérer les mille secrets camouflés sous terre. Le soleil se couche déjà. Le sable se tait et devient aveugle.